

Carnet d'un Curieux

Les Peintres d'après leurs Palettes

Je sors de chez Beugniet, j'ai encore dans les yeux le curieux et étincelant feu d'artifice que je viens de contempler pendant plus d'une heure.

Le sympathique marchand de tableaux de la rue Laffitte possède sur les murs de son antichambre une précieuse et unique collection dans le Paris blasé ou l'épithète "unique" a été depuis longtemps mise en disponibilité pour retrait d'emploi. Cette collection se compose d'autographes spéciaux : les palettes de presque tous les peintres connus de la fin du siècle.

On pourrait faire un cours d'esthétique devant cette collection typique que M. Beugniet doit léguer à l'Etat. Nos diverses écoles modernes sont représentées là, avec leurs tendances nettement accusées, leurs programmes, leurs manifestes, leurs moindres nuances.

Et Corot ! mort cependant en pleine apothéose après les longs et crus débats que l'on sait, il n'a jamais obtenu du jury la grande médaille d'honneur, mais ce succès lui importait peu. Il était, à la fin de sa vie, accablé de commandes qui lui faisaient compensation avec le temps où il disait, railleur et convaincu :

— J'ai enfin vendu un tableau et je le regrette, car sans cela j'avais la collection complète.

La palette de ce peintre exquis est carrée comme celles d'ailleurs de la plupart des paysagistes. Ils choisissent cette forme parce qu'elle s'adapte mieux à la boîte à couleurs et laisse les silhouettes contournées aux peintres de genre ou d'histoire qui, travaillant à l'atelier, n'ont pas besoin de courir la campagne le sac au dos.

L'aspect des tons fraternisant entre eux dans une promiscuité incohérente rappelle, d'une façon frappante, les couleurs un peu grises, brouillasseuses, humides, harmonieuses qui sont de l'essence même de la facture de Corot. Aucuns rouges, très peu de verts, du chrome et surtout du blanc d'argent.

Bien différente la palette d'Isabey, qui a été la première de la collection et autour de laquelle sont venues se grouper les autres sur le panneau ou elles sont toutes arrangées en panoplie. Les rouges et les bleus dominent. C'est un désordre curieux, des couleurs ractées au couteau s'amoncellent en colline près du pouce. Fébrilement, la brosse a été chercher les moindres places nettes pour essayer les tons, à droite et à gauche, en bas et en haut, partout ; on dirait une plaque de marbre aux veines longuement accentuées. Au centre, l'artiste a bouché une place vide avec une pochade nerveuse représentant une dame de la cour de Henri II.

Edouard Detaille a donné à M. Beugniet l'idée de faire illustrer les palettes qu'il voudrait collectionner. Aussi, comme Isabey, il a peint sur la sienne un cuirassier enlevé de quelque coups de pinceau. C'est l'unique point de comparaison par exemple. La modeste planchette qui a servi à l'exécution de tant d'œuvres remarquables est nette, propre, polie, astiquée comme un garde municipal en faction. Les couleurs posées méthodiquement par petites touches ressemblent à des pains à cacheter.

En commençant par la gauche, je note : le bitume, la terre de Siègne brûlée, la terre de Siègne naturelle, l'ocre jaune, la laque jaune, le vert anglais. Au centre le bleu.

Ça et là quelques essais délicats, pondérés, posés proprement.

Moins accentuée chez de Neuville, cette correcte tenue du ménage, mais préoccupation analogue pour le placement naturel des couleurs, qui sont alignées comme un peloton de fantassins à la manœuvre.

Engène Lambert couvre sa palette de larges essais au milieu desquels saute un chat au minois éveillé, et Bouvin n'utilise que les bords de sa planchette, ce qui lui a permis de peindre sur le reste une carnéliste assise un chapelet entre les doigts.

Berne-Bellecour doit tenir sa palette perpendiculaire, car ses essais, semblables à des larmes, ont coulé verticalement. Un ton vert bleuâtre domine. Le peintre militaire a posé au centre un petit chasseur à pied, dont il a le secret, crâne, résolu, le genou en terre et le fusil à l'épaule. Pour Protais, beaucoup de vert, de gris et de grandes balafres comme essais. Quant à Vibert, il rompt avec la règle académique, qui veut que l'on dispose les couleurs en gamme chromatique allant du blanc au noir. Lui ne tient aucun compte des gradations d'usage et met le blanc au centre, du vert émeraude à l'une des extrémités et à l'autre de la terre de Siègne brûlée.

Gustave Doré a signé d'un souvenir et d'un regret à la patrie exilée son immense palette : une cigogne au long cou, perchée sur une cheminée d'Alsace. A côté, la toute petite palette de Ricard, à peine recouverte de couleurs, forme un frappant et curieux contraste. Il existe autant de différence entre elle et celle de Bonnat, qu'entre les portraits exécutés par les deux peintres.

L'auteur du Christ en croix fait de larges essais, frottant ses brosses, on le sait, avec une fièvre rageuse. Un peu partout, à la diable, de vigoureux tons de chair, d'épaisse lèchades de bleu laqueux : tout vous aide à retrouver les procédés, l'aspect, le faire des œuvres de Bonnat.

Le sexe aimable n'est représenté que par Mme Madeleine Lemaire. Il est vrai qu'elle tient très coquettement l'étendard du charme et de la grâce. Une avalanche de roses odorantes et fraîches, qui semblent comme posées par une main habile, sur une coiffure de bal, cache en partie les fibres du bois. Les couleurs sont arrangées avec tant de soin et tant de goût que l'on croirait volontiers contempler un écran de porcelaine préparé pour la circonstance. Il est impossible qu'il sente l'essence, il doit fleurir la verveine ou le vétiver.

L'une des premières palettes posées par cet aimable marchand de tableaux date déjà de vingt ans. Et la dernière ? direz-vous, il n'y en a pas, car il en arrive toutes les semaines rue Laffitte, chacun des artistes connus aimant beaucoup M. Beugniet et voulant figurer dans ce petit musée, qui doit aller d'abord au Luxembourg, et plus tard au Louvre.

Une dernière réflexion pour finir : Je ne voudrais pas gâter le bonheur de son propriétaire. Il est déjà assez malheureux de ne rien avoir de Decamp ; mais je lui garantis qu'il existe cependant de par le monde une palette qui manquera toujours à sa série — c'est celle de Rubens, que la Belgique montre avec orgueil.

PAUL ENDEL.

Le bureau du JOURNAL DES ETUDIANTS, à l'Université Laval, sera ouvert à tous les mercredis soirs, de huit à dix heures.

La Beauté

Beaucoup de parents s'efforcent d'inculquer à leurs enfants cette opinion que la beauté est chose fragile et qu'elle fait rarement le bonheur de la personne qui la possède.

Et cependant, en dépit de tout, chacun désire la beauté. Ce souhait semble inné en nous ; il nous poursuit jusqu'au tombeau. La première pensée presque qui vient à une petite fille, c'est de se regarder dans la glace. Il est vrai que cela tient beaucoup à l'éducation frivole que nous donnons à nos filles. Nous leur prêchons le mépris de la beauté en leur recommandant mille soins de toilette, en attachant devant elles une importance exagérée à l'élégance d'une robe, à la fraîcheur d'un chapeau, en les faisant se mettre parfois au supplice pour que les boucles du matin se préparent bien pendant la nuit, en leur faisant prendre au dehors mille précautions pour leur teint, tandis que le hâle du grand air et du beau soleil donne au visage une apparence de santé qui est son plus grand charme.

Il y a, hélas ! des femmes qui, pour paraître belles, risquent leur existence en prenant de l'arsenic ; d'autres qui par l'usage des poudres où entre du plomb s'exposent à la paralysie, d'autres encore perdent la vue en employant de la belladone afin de se rendre le regard brillant. Combien deviennent phthisiques grâce aux corsets ! Il est tout naturel qu'on veuille paraître aussi bien que possible, pourvu qu'on n'altère dans ce but ni sa santé physique ni sa santé morale.

La propreté, l'exercice au grand air et la bonté sont les facteurs les plus importants du charme et de la beauté.

FANTASIE

A propos de pantoufles.

On se rappelle la célèbre réplique de M. Jourdain : " Quoi ! quand je dis : Nicole, apportez-moi mes pantoufles, c'est de la prose ". Le maître de philosophie lui répond avec une condescendance un peu méprisante : " Oui, monsieur. "

Le maître de philosophie aurait tort de mépriser l'étonnement de M. Jourdain ; car c'est une chose difficile entre toutes les choses simples que de savoir dire : " Nicole, apportez-moi mes pantoufles. " Il faut se garder de blesser par une affectation de raideur ; il faut aussi éviter de lui montrer trop de familiarité. Il ne faut pas avoir l'air d'attacher de l'importance aux pantoufles elles-mêmes, mais il faut laisser entendre que si ces pantoufles ne sont pas là dans quelques minutes, on se fâchera. La baronne Staffe a dit quelque part : " On connaît le degré d'éducation d'un homme à la manière dont il parle à ses domestiques. "

Ce critérium nous sera également d'une grande utilité en littérature ; nous nous chargerons de reconnaître un écrivain à la manière dont il tournera cette simple demande de pantoufles adressés à Nicole. En voici quelques exemples ?

I. Rougon hurla : Ah ça ! est-ce que le touchon de Nicole n'allait pas bientôt lui apporter ses savates, et plus vite que ça ?

(EMILE ZOLA, *La Noblesse de Rougon*)

II. Alors, je rentre chez moi ; je me déchausse avant d'écrire mon article, et je crie, à ma grosse bou-

ne : " Dites donc, Nicole, passez-moi donc mes pantoufles. "

(F. SARCEY, *Feuilleton du Temps sur le Bourgeois gentilhomme*.)

III. Aussi, ces pantoufles, brodées par la vieille maman portées par le chef de famille et conservées comme un cher souvenir, ces pantoufles à la bonne franquette, ces pantoufles que je ne puis regarder sans être émue au plus profond de mon cœur, ces pantoufles, ah ! Nicole, fidèle servante, apportez-les ! Je les mettrai sous les yeux de tous ces faux nobles, pour leur rappeler leur origine...

(SÉVERINE, *Les Deux en Toc*.)

IV. Les pantoufles, Nicole, les pantoufles ! Apportez-les les pantoufles !

(JEAN MORÉAS, *Le Grec gentilhomme*.)

V. Lors, nous dirons : " Ni Kôl, apportez le pantoufle. "

(J. M. DE HEREDIA, *Les Trophées*.)

VI. J'appelai : " Nicolas, portez-moi mes pantoufles ! "

(F. CORPÉE, *M. de Montrouge*.)

VII. Pantoufles ! arrivez nicolement.

UN JEUNE.

VIII. Casal sonne : " Nichol, please ! les bottines vernies no 96 ! "

(PAUL BOURGET, *Le Snot roturier*.)

IX. Pauvres bougres de larbins ! c'est votre tour de vous révolter ; et quand le bourgeois gueulera ; " Nicole apporte-moi mes rigalins ! " f... y un bon coup de soulier sur le blair.

(Les Aristos à la manque pas X..., du Père Pinard.)

J'estime ces exemples suffisamment concluants. Pour ma part, si j'avais besoin de mes pantoufles, je n'attendrais pas que Nicole me les apportât ; j'irais les chercher moi-même.

BILL SHARP.

L'étude de soi-même

On s'ignore généralement. On voudrait être meilleur, plus pieux, plus charitable ; mais l'ignorance de nos défauts paralyse nos désirs. On connaît les autres, leurs opinions, leurs défauts le moyen de les gagner ; et, tout occupé des autres, on laisse grandir des défauts qu'on ne croit pas avoir. On étudie l'histoire des peuples, la géographie d'un pays, mais presque personne n'étudie sa propre histoire, la géographie de son âme, les sentiers pris par l'ennemi pour arriver jusqu'à son cœur.

Par suite de cette ignorance, nous ne savons pas si le motif de nos chagrins et de nos joies est louable, nous croyons agir par charité, et c'est l'égoïsme et l'orgueil qui nous dirigent. On ne soupçonne pas le despotisme de nos désirs et de nos caprices, et nous tombons dans une foule de péchés de surprise qui bientôt deviennent des péchés volontaires— Connaissons-nous nous-même. Pour faire fructifier un champ, il faut connaître sa nature et ses propriétés, et puis le cultiver, armé de la serpe et de la charrue. Etudions notre caractère, notre imagination, notre cœur, notre volonté, nos sympathies, nos antipathies et la cause de nos fautes. Plus nous nous connaissons, meilleurs nous serons et la connaissance de nous-mêmes nous rendra plus facile celle de Dieu.

M. A. LACROIX, étudiant en droit, est autorisé à prendre des abonnements pour notre journal.